

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 36

Artikel: Bourg-Cinéma-Sonore
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224104>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUESTIONNAIRE DU CONTEUR

— Quel est le comble de l'habileté pour un médecin ?

— C'est de guérir le tropique du cancer.

*

— Quel est le meilleur moyen d'attraper les punaises ?

— C'est de coucher à la belle étoile. Elles seront bien attrapées.

*

— Quel est le comble de la présomption ?

— C'est de s'arrêter pour se regarder marcher.

*

— Quel est l'habit que nous portons même en nous couchant ?

— C'est l'habitude.

*

— Quelle est la mère qu'on n'embrasse jamais sans faire la grimace ?

— C'est l'amertume.

*

— Quels sont les ouvriers les plus paresseux ?

— Les fumistes, parce qu'ils ont souvent un poêle dans la main.

*

— Quel est le poisson que l'on digère difficilement, bien qu'il n'ait pas d'arête ?

— C'est le poisson d'avril.



LA VOCATION D'EVELINE CAUCHE 4

A ce point de son discours, M. Cauche se dit tout à coup qu'une occasion, peut-être unique, s'offrirait pour traiter la question des bijoux qui l'empêchait de dormir, et il commença :

— Ma fille est bien récompensée, monsieur, du peu qu'elle a fait pour sa pauvre jeune amie, par la bonté que vous lui témoignez et par le sentiment qu'elle a d'y avoir mis tout son cœur. De notre côté, sa mère et moi, nous l'avons vue avec satisfaction accepter ce devoir imprévu, le remplir de son mieux, suivant ainsi la voie que le Seigneur lui montrait. Mais...

M. Bottomby l'interrompit d'un geste si brusque, qu'il s'arrêta net, et demeura bouche bée, comme s'il avait oublié tout à coup ce qui lui restait à dire. Puis, l'Américain prit dans sa main sa large mâchoire, et réfléchit pendant deux bonnes minutes : une de plus ou moins que dans ses plus grosses affaires. Enfin, son visage s'éclaira, comme s'il trouvait la solution du problème ; et il dit :

— Vous avez beaucoup d'enfants, Monsieur le Pasteur. Moi, plus ! Eh bien, voilà : vous me cédez votre fille, je l'adopte, c'est moi qui suis responsable. Je l'emmené. Elle aura toute ma fortune !

Telle fut la stupéfaction de M. Cauche, qu'il ne trouva d'abord rien à répondre. M. Bottomby s'empessa d'interpréter ce silence comme une adhésion, et dit :

— Entendu, n'est-ce pas ?... *all right* !...

M. Cauche secoua la tête, en expliquant :

— Non, non, monsieur, vous ne m'avez pas compris ! On ne peut pas se décharger ainsi de responsabilité, ni céder à autrui les enfants que Dieu nous a confiés. C'est pourquoi je garderai ma fille comme vous garderez votre fortune.

M. Bottomby fronça les sourcils, frappa un grand coup de poing sur la table, et s'écria :

— Mais puisque j'ai promis !...

— On ne peut s'engager que pour ce qu'on possède répliqua M. Cauche.

— J'ai toujours fait ce que j'ai voulu, monsieur !

— Il s'agit ici de la volonté du Seigneur, elle est plus forte que la vôtre.

La tranquille vigueur de cette résistance commençait à inquiéter M. Bottomby. Il jeta un re-

gard sur Eveline, qui assistait muette à cet entretien où se jouait sa destinée, et il vit qu'elle était toute pâle, avec des yeux brillants. Manier d'ambitions et de convoitises, il savait lire dans les cœurs : il devina que ses paroles avaient éveillé dans celui-là la source d'infinis désirs, et que la jeune fille lui appartenait, et il dit :

— Miss Eveline a son mot à dire dans l'affaire, je suppose !

— Ma fille m'obéira, monsieur, affirma M. Cauche. Une fille accepte les volontés de ses parents. N'est-ce pas, Eveline ?

Eveline baissa la tête, et, fuyant le regard de son père, murmura :

— Il faudrait réfléchir !...

Surpris de cette hésitation, M. Cauche affirma :

— Il n'y a pas à réfléchir. Le cas est tout simple. Il faut dire non.

Eveline le regarda tristement, puis elle regarda M. Bottomby, en disant :

— Je voudrais causer de tout cela à tête reposée avec mes parents, monsieur... Oh ! je vous suis très reconnaissante, et aussi à cette pauvre chère Myriam !... Voulez-vous me donner jusqu'à demain pour réfléchir ?

— Oui, oui, jusqu'à demain, répondit l'Américain en tirant sa montre. Même heure, trois heures et demie... Je reviendrai...

Et il s'en alla, sans écouter M. Cauche, qui lui disait :

— Il n'est pas nécessaire d'attendre à demain, monsieur, la chose est trop simple... Eveline sera de mon avis, j'en réponds !...

III

M. Cauche était persuadé qu'une fois le tentateur parti, peu de paroles suffiraient à persuader Eveline. Mais elle ne voulut pas continuer la conversation, et s'éclipa en disant seulement :

— Plus tard, papa, je t'en prie !...

D'abord, elle s'enferma dans la chambre qu'elle partageait avec ses deux sœurs, Esther et Juliette ; et c'était un de ses tourments, de n'avoir jamais eu un coin à elle, pour être seule. Esther et Juliette étaient à l'école. Elles en revinrent à quatre heures, l'esprit rempli de petites historiettes toutes fraîches qu'elles voulaient conter à leur aînée. Mais au lieu de les écouter avec sa complaisance habituelle, Eveline leur dit de se taire, et comme elles continuaient, s'en alla.

Elle jeta sur sa tête un fichu de laine blanche, qui venait de Myriam comme la toilette, et se dirigea vers la forêt. Élégante et gracieuse, elle semblait une de ces jolies étrangères qui viennent s'installer à Saint-Presle auprès d'une sœur malade ou d'une mère mourante, et dont l'ardeur de vivre contraste avec tant d'images de maladie et de mort. Quand elle passa sous les fenêtres du Grand-Sanatorium, deux jeunes gens, étendus dans la galerie, se soulevèrent de leurs chaises longues, braquèrent sur elle leurs lorgnettes, et la suivirent des yeux jusqu'au tournant du chemin. Plus loin, elle croisa un groupe de touristes, qui revenaient d'une course d'automne ; ils se retournèrent pour la regarder, et elle entendit cette exclamation :

— Jolie fille !...

Plus loin encore, elle rencontra le syndic, qui redescendait d'un pâturage communal, dont les chalets exigeaient quelques réparations. Lui aussi, se retourna pour la regarder, mais avec une grimace qui exprimait plus de blâme et de malveillance que d'admiration. Puis, ce fut le docteur Nèche qui l'arrêta :

— Bonjour, mademoiselle Eveline. Vous allez bien ?

— Pas mal, monsieur Nèche, je vous remercie.

Depuis quand l'appelait-il « mademoiselle » ? Etait-ce la jolie robe qui lui en imposait ?

— Vous vous en allez en promenade, comme cela, toute seule ?

Il se balançait sur ses pieds, gauchement, comme un ours, et il avait visiblement envie de poursuivre l'entretien. Elle eut peur qu'il ne lui

offrît de l'accompagner, ou ne profitât de l'occasion pour lui dire des choses qu'elle soupçonnait depuis quelque temps et ne désirait pas d'entendre ; et elle coupa court, en expliquant qu'elle marchait pour chasser un petit mal de tête. Alors, il poussa un soupir, et dit :

— Allons, au revoir, mademoiselle Eveline !

Et il se retourna pour lui crier.

— Si cela ne passe pas, prenez donc un cachet de phénacétine ! J'en ai justement dans ma poche : en voulez-vous ?

— Non, non, merci, cela passera tout seul !

Elle songea : « C'est un brave homme, un peu rude, mais qui a toujours été bon pour moi... Je n'aurais qu'un signe à faire ! On ne se trompe pas sur ces choses-là !... Mon pauvre docteur, vous en trouverez une autre !... »

Et elle entra dans la forêt.

L'idée d'affliger, par son départ, ses parents qu'elle aimait bien, et les cadets qui comptaient sur elle, attrista un instant le beau décor grave et tranquille, les vieux sapins sombres chargés de lichen, les mélèzes aux tons plus clairs, les hêtres dont les feuillages commençaient à roussir. Quel chagrin pour les siens, que de la voir courir allègrement vers un avenir qu'ils ne pouvaient comprendre ! Mais qu'y faire ? Chacun suit sa voie : moins étroits, ils l'auraient approuvée. Quels mauvais arguments invoquaient-ils contre son bonheur ? Toutes les belles choses viennent de Dieu : l'art n'est-il pas une des plus belles qui soient ? Vivre pour l'art, être une source de joie et d'harmonie pour les milliers d'êtres muets que le chant exalte et réjouit — peut-on concevoir une plus belle destinée ?... A peine, hier, aurait-elle osé la rêver, et voici qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour l'atteindre !...

(A suivre).

Ed. Rod.

Les domestiques. — Une domestique se présente chez une dame :

— Aucun travail ne me répugne, lui dit-elle ; mais il y a une chose que je ne me déciderai jamais à faire : c'est de cirer les bottines.

— Très bien, répliqua ironiquement la dame, je les cirerai moi-même.

— Alors, comme madame est très aimable, je la dédommagerai en lui jouant du piano.

Les gosses. — Une fillette de trois ans, a installé sa table et son fauteuil devant la cheminée où brille un bon feu. Sa maman, qui vient se coiffer devant la glace, la gêne quelque peu. Par deux fois, la petite fille demande à sa mère de s'écarter. Celle-ci refusant de céder à ce caprice, Mlle Bébé impatientée, appelle sa bonne :

— Lise, s'écrie-t-elle, enlevez madame !

Bourg-Cinéma-Sonore. — Au Bourg, reprise du magnifique film parlant français de Charles Dulac, Marcel Vandal et Jean de Merly : *Les Chevaliers de la Montagne*. Tourné dans les montagnes de Zermatt, ce film nous dévoile la beauté grandiose de nos Alpes en hiver. On a déjà vu des scènes de skis dans beaucoup de films mais jamais une pareille virtuosité ; la souplesse est extraordinaire, les sauts sont fantastiques. Bref, tous les admirateurs de la nature, tous les amateurs de sports d'hiver voudront voir « Les Chevaliers de la Montagne ». Marie Glory, Pierre Magnier, Jim Gérald et surtout Luis Trenker, qui personnifie un guide des montagnes, skieur tout à fait remarquable, interprètent admirablement ce très beau film. Au programme, les actualités parlantes Fox Movietone.

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne